

JERRY STAHL

Permanent Midnight

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson*



Rivages poche

Ex-scénariste à succès et ex-junkie, voici Jerry Stahl cloué à un lit d'hôpital alors qu'il vient d'être opéré des testicules pour cause de résidus toxiques laissés par une consommation exubérante de drogues. Circonstances idéales pour se pencher – sans y tomber – au-dessus du gouffre de ses années d'addiction et purger ses péchés. Récit d'une descente aux enfers, confession d'un homme qui tente de survivre malgré tout, *Permanent Midnight* est une lecture qui secoue. Mais la sincérité frénétique et l'humour dévastateur de Jerry Stahl font de cette dégringolade à Hollywood un texte poignant et terriblement attachant.

Permanent Midnight est une extraordinaire réussite... Un livre remarquable qui touchera tous ceux qui se sentent seuls et qui ont été submergés par les drames de l'existence.

Hubert Selby Jr.

Né en 1953, fils d'immigrés juifs lituaniens, **Jerry Stahl** a grandi à Pittsburgh, en Pennsylvanie. Diplômé de Columbia, il a commencé sa carrière de journaliste pour le magazine porno *Hustler* – expérience *aussi excitante que de plier du linge en regardant une émission politique* – avant de devenir un scénariste réputé – entre autres pour les séries *Twin Peaks*, *Les Experts*, *Alf* et *Clair de lune* – et un junkie dévasté.

Héritier de Hunter T. Thompson et Hubert Selby Jr, dont il dit qu'il lui a sauvé la vie en lui apprenant qu'*on ne peut pas savoir à quel point on est fou et créatif avant d'avoir mis cette foutue drogue derrière soi*, il est une figure aussi marginale que majeure de la littérature américaine.

Toute son œuvre est traversée par la tragédie de la Shoah et par la dépression, sujets qu'il réussit à transformer de manière alchimique en monuments d'humour délirant, en farces dont le grotesque dérange et secoue les consciences. Preuve en est *Nein, Nein, Nein !*, sous-titré "La dépression, les tourments de l'âme et la Shoah en autocar", paru chez Rivages en 2023.

Du même auteur

À poil en civil, 2005
Rivages noir n° 647

Moi, Fatty, 2007
Rivages noir n° 921

Anesthésie générale, 2011
Rivages noir n° 967

Thérapie de choc pour bébé mutant, 2014

Nein, Nein, Nein !, 2023

Aux Éditions 13^e Note

Perv, une histoire d'amour, 2011

Speed Fiction, 2013

Jerry Stahl

Permanent Midnight

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Note de l'auteur :

Certains noms ont été changés, d'autres pas.

Édition originale :

Permanent Midnight, Process, Los Angeles, 2005

This edition is published by arrangement with
Sterling Lord Literistic, Inc. and Agence Eliane Benisti

Précédente édition française parue sous le titre
Mémoires des ténèbres, Éditions 13^e Note, 2010

Couverture : Jerry Stahl © Stéphane Trapier.

© Jerry Stahl, 1995, 2005

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023
pour la traduction française en édition de poche

ISBN : 978-2-7436-6095-6

Pour Hubert Selby Jr

Les gens normaux n'ont rien à oublier.
E.M. CIORAN

PROLOGUE

Ici et maintenant

Je porte une couche-culotte. En ce moment même. Je me demande si c'est le fameux modèle Depends dont June Allyson vante les mérites à la télé, ou une de ces marques génériques que les collectivités achètent en gros. Tout ce que je sais, c'est que je viens de me réveiller avec ce truc dans cette chambre d'hôpital. Moulant et plein de sang. Ça me serre tellement à la taille que j'en oublie presque l'enfer hurlant des treize tout nouveaux points de suture qui palpitent un peu plus bas, sur mes couilles. Ou ce qu'il en reste. Mais évitons ce sujet...

Je ne suis pas fier de toute cette histoire. Ce n'est pas le genre de chose qui te donne envie de sauter sur le téléphone le plus proche pour appeler une quinzaine de tes meilleurs amis. D'un autre côté, je crois qu'il faut que j'aborde la question. Je crois qu'il le faut, car c'est ici – scrotum empaqueté, couche-culotte imbibée de sang, chambre d'hôpital épouvantable – que je me retrouve maintenant. Là où la drogue, pour le meilleur et pour le pire, semble m'avoir amené. Et ceci, c'est ce qui figure sur le contrat, est un livre sur moi et sur la drogue.

Mais revenons à ces testicules emballés dans de la gaze. Ma momie génitale. Ce que je veux dire – oh, bon Dieu, oh, putain de merde, ils saignent à travers le pansement. Ça fait des taches ! Mais laisse tomber... Ce que je veux dire, c'est que tout, bon ou mauvais, découle directement de mes dix années de seringue, et des années précédentes durant lesquelles je me suis tout envoyé, de la cocaïne au Romilar, de l'herbe au Percocet, du LSD à la méthamphétamine, et toute une pharmacopée entre-temps : une vie passée à réfuter le constat simple et agaçant que le fait d'être vivant signifie être conscient. Plus ou moins.

Ce qui a mené droit à cette « boule de billard » – je cite le médecin, un urologue avachi de quatre-vingt-quatre ans aux cheveux jaunes qui m'a dit de l'appeler « Buddy » – en forme de kyste dont l'ablation m'a laissé endolori et suintant. Ce poison a pratiquement détruit mon foie. Et le foie, me dit-on, est l'homme à tout faire du corps. Il nettoie tout. Mon petit homme à tout faire a lâché face au trop-plein, et une multitude de virulents résidus de stupéfiants s'est d'une manière ou d'une autre accumulée en bas, sur le territoire des huevos. Ce qui explique ma présence ici à l'hôpital Cedars-Sinai, où, à force, j'ai fini par me sentir chez moi. L'endroit où j'ai décroché de l'héro – deux fois. L'endroit où ma fille est née. L'endroit, si je peux me fier au docteur Buddy, où je viens de donner naissance à un énorme caillou scrotal.

Cette couche-culotte mortifiante me ramène en arrière, à fond la caisse sur la route des souvenirs toxiques. Je ne peux m'empêcher de penser, allongé ici dans les vapeurs postopératoires d'oxyde d'azote et d'hydromorphone, au jour où ma fille, autre produit de ma chair, est venue au monde dans cet estimé

établissement. J'avais trente-cinq ans, et j'étais entre deux cures de désintoxication. C'est la seule fois où j'ai mis les pieds à Cedars sans qu'on veuille me sectionner les bras au niveau des épaules – histoire de tenir les seringues à l'écart. Non pas que cela aurait changé quoi que ce soit. Manchot et en manque j'aurais sans doute trouvé le moyen de me chauffer une cuillère pleine de goudron mexicain et de m'injecter avec les orteils. (J'ai rencontré un amputé des bras à San Francisco dont la copine lui comprimait la gorge avec une bretelle de soutif et le shootait dans le cou. Encore un triomphe de l'esprit humain. Mais arrête-moi si je deviens sentimental...)

Disons simplement que ce passage à Cedars, où je suis entré junkie pour en ressortir junkie et père, m'a permis de comprendre à quel point j'avais plongé. Même maintenant, les détails – avant, pendant, après – me donnent envie de m'arracher les yeux et de me bourrer les orbites de poussière. Il y a des histoires que tu n'as pas envie de raconter, et il y en a qui te consomment le cerveau jusqu'au bout de la langue à la simple idée d'en révéler le moindre détail. Mais tu ne peux pas te taire. Même si tu attends que ton crâne ne soit plus qu'un débris carbonisé et fumant, la vérité se tortillera toujours là-dedans. Au point où j'en suis, il ne reste plus qu'à laisser sortir tout ça.

Donc... pour nous situer : le 31 mars 1989, je me suis retrouvé dans les confins stériles des toilettes de la maternité à Cedars-Sinai, en train de m'injecter une méga-dose d'héroïne mexicaine tandis qu'à une dizaine de mètres de là, ma fille se frayait un chemin le long des parois utérines de ma femme hurlante.

Louchant, les bras en sang, j'ai réussi à débarquer à temps pour voir la plus belle chose au monde jaillir

de la matrice en plein Los Angeles. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de lire dans les yeux de l'homme qui mettait au monde ma fille l'horreur et le dégoût que je suscitais. Il n'y avait aucun doute qu'à la vue du père de cette fille, le Docteur Angoisse aurait préféré renvoyer la pauvre petite créature vers le néant.

Et qui pourrait lui en vouloir ? Il ne faut pas être Jonas Salk pour imaginer l'avenir d'un nouveau-né dont le papa comateux pénètre les bras suppurants dans la salle d'accouchement. J'étais un animal sorti droit de l'enfer, et il le voyait bien.

On pourrait dire que le succès m'a détruit. On pourrait dire que j'ai détruit le succès. Durant les années quatre-vingt je me suis jeté dans une spirale narcotique qui m'a entraîné des magazines aux films pornos jusqu'au monde ultra-lucratif de la télévision. D'une certaine façon je passais pour un jeune professionnel ambitieux. Mais ce statut – jeune marié et nouveau riche – ne reflétait que la partie visible d'une vie qui dissimulait une réalité plus tourmentée, faite de drogue, d'addiction, de trahison, d'échec et de crime.

Père. Mari. Écrivain. Junkie. Je menais quotidiennement cette double et triple vie. Je naviguais entre les ghettos de Los Angeles et les douilleux bureaux des studios, faisant des va-et-vient entre le confort de la maison que je venais d'acheter et les confins plus rudes d'une maison de crack. À vrai dire, quel que soit l'univers où j'atterrissais, sur les collines ou dans les bas-fonds d'Hollywood, quels que soient les gens avec qui je me trouvais – famille, amis, collègues –, la seule chose qui changeait, c'était la façade. J'étais un gangster parmi les gangsters. Un jeune professionnel parmi les jeunes pros. Papa parmi les pères.

Comment je suis tombé dans ce gouffre, et comment j'en suis ressorti, ce sont des questions dont je traquerai les réponses d'un bout à l'autre de ce bouquin.

En réalité, ce livre, pour moi, est moins une œuvre de mémoire qu'un exorcisme. Et un exorcisme schizophrène. De par leur nature, les opiacés provoquent l'oubli. Lorsque tu te trouves dans cette brume narcotique, la mémoire fonctionne comme une espèce de projecteur déglingué, un Bell & Howell possédé. La pellicule pénètre d'un côté et se fait immédiatement dévorer de l'autre, par une espèce d'acide qui la dissout au moment même où les événements se produisent.

Voilà ce qu'était ma vie sous drogue. Une expérience vécue, plus ou moins, suivie de l'apaisant chuintement du néant, alors que l'instant est aussitôt oblitéré... banni.

Je crois que l'âme te permet d'oublier ce genre de traumatisme. C'est sa volonté... Ce n'est qu'au niveau cellulaire que les traces de ces années sont réellement visibles. L'esprit enterre l'horreur, certes, mais où ? Dans le corps. Ainsi mon foie dévasté – qui, me dit-on, pourrait me lâcher dans un an –, cette récente apparition dans mon scrotum, et la fatigue, la douleur et les nuits fiévreuses, inondées de sueur, qui semblent ne jamais finir.

Le fait est que je ne sais pas comment se passera ce voyage ni où il mène. Tout ce que je sais, c'est que je dois entamer la descente : ramper à nouveau en enfer en priant Dieu dans son paradis de junkies de me laisser en ressortir intact.

PREMIÈRE PARTIE

Les bas-fonds d'Hollywood

Je pensais que je ne m'en sortirais jamais, que je serais obligé de me tuer. Lorsque chancelant dans des toilettes verrouillées, du sang sur mes chaussures, j'entendais quelqu'un tambouriner sur la porte... Lorsque ma femme était enceinte, et que j'étais maladivement sûr et certain que le bébé naîtrait sans yeux, ou au mieux ne serait qu'un légume à cause de toutes les substances chimiques que je m'étais envoyées par intraveineuse avant d'ensemencer son innocent ovaire... Lorsque j'étais à l'hôpital pour décrocher et que mes paupières tels des barbelés m'arrachaient les yeux, et que j'avais la sensation que ma peau bouillait dans l'huile et que chaque respiration me transperçait comme une lame de couteau dentelée remontant lentement à travers mes intestins et mes poumons jusqu'à ma gorge comprimée... Aucune autre issue ne semblait possible.

Et pourtant, me voici, sevré depuis un an. Je ne vis plus comme une pelote d'épingles, je vois tous les après-midi ma superbe fille, et si je me déteste, c'est parce que cela semble me venir naturellement et non pas parce que, disons, j'ai volé un tas de billets de cinq dollars froissés dans le sac à main d'une femme

qui a fait l'erreur de croire que j'étais désintoxiqué et que je m'intéressais vraiment à elle, ou parce que j'ai dépensé l'argent prévu pour le lait et les couches-culottes pour me payer un autre shoot.

Il est tentant de faire le malin. De tout raconter comme s'il s'agissait d'une vaste plaisanterie. Une fois, après un mois sans drogue, j'ai publié une nouvelle qui racontait une scène de défonce dans le studio où on tournait *ALF*. Je m'étais envoyé une telle quantité de dope dans les toilettes que j'entendais la petite marionnette hirsute susurrer mon nom en grattant à la porte.

Dans ma démente narcoïde, j'imaginai que cette duveteuse petite star d'un mètre vingt – rien qu'une marionnette avec du bagou – voyait à travers les murs. Alf était là, à l'extérieur des toilettes, en train de mater le sang que j'avais fait gicler sur le miroir et mes doigts, et qui formait à mes pieds de petites flaques rouges. Et ça ne lui plaisait pas du tout.

Les gens ont trouvé drôle ma nouvelle. Et j'en étais heureux. Le fait d'avoir arrêté l'héro ne signifiait pas que je n'étais plus un junkie. Et les junkies mentent. C'est leur principale addiction. Non pas que je n'avais pas frôlé l'hémorragie cérébrale en imaginant une célèbre boule de poils en train d'essayer de pénétrer dans les toilettes tandis que je m'injectais un speed-ball tout en nettoyant comme je pouvais les flaques rouges et luisantes sur le sol avec des serviettes en papier. Tout ça était vrai. Mais ça ne me faisait pas rire. Je me regardais dans la glace et j'essayais de retenir les pires larmes du monde, jaunes parce que mon foie était déjà en train de me signifier ce que mon cerveau refusait d'accepter. J'étais en train de mourir. Mais pas assez rapidement. Il me faudrait

vivre encore un peu, et survivre à plus d'horreur. Ce qui voulait naturellement dire plus d'héroïne, la chose qui rendait supportable autant d'atrocité.

Vois-tu, ce n'était pas seulement la came. C'est toujours comme ça. C'était la situation aberrante dans laquelle je me trouvais. Je n'étais pas Chet Baker se shootant en coulisses avant de jouer comme un dieu. Je n'étais pas Johnny San Quentin, se fixant à travers ses tatouages de prison avant de voler des chaînes stéréo. J'étais Jerry Stahl, qui écrivait pour la télé des mauvais scénarios qu'il détestait, en essayant désespérément d'équilibrer la honte que lui inspirait l'odieuse normalité de ce qu'il faisait, et l'image secrètement branchée qu'il avait de lui-même. Sauf que je n'étais pas particulièrement branché. Et que rien dans mon comportement d'alors, je m'en rends péniblement compte à présent, n'était secret.

Il faut comprendre jusqu'où la drogue peut te mener. Et comment l'impensable devient habitude et l'habitude, une fois installée, est une chose à laquelle tu ne peux jamais, mais alors jamais, penser. Tu n'en as pas besoin, si tu as la came.

Dans une certaine mesure, ce récit tout entier n'est rien d'autre qu'une histoire de MAUVAISES SITUATIONS. Un comportement inapproprié à tel point qu'il s'agit plus d'un tic toxique et constant qu'un comportement à proprement parler... Dans les studios de la Fox, durant *Clair de lune*, j'avais un bureau où je déboulais tous les matins avec une heure d'avance, m'enfermais à clé, et me shootais pour être joyeux lorsque arriveraient mes collègues sains de corps et d'esprit. Certains s'arrêtaient en route pour s'acheter croissants et cappuccinos. Moi, je chopais de l'hydromorphe. Mais cette transaction saugrenue

et illégale est vite devenue banale. Tout comme le rite quotidien qui consistait à se procurer et à consommer de la drogue.

J'étais marié, je travaillais, et j'étais sur le point d'être père. Pourtant je n'aurais pas pu dire ce qui me terrifiait le plus. Mon mariage était, dès le début, un peu étrange. Tout comme mon entrée dans le monde de la télévision. Les deux – le manque de bonheur conjugal et mon arrivée dans le *prime time* – se sont produits simultanément.

La came, je dois dire, était toujours présente. Ce n'est pas comme si l'enveloppe dans laquelle j'ai reçu mon contrat avec les studios était pleine de stupéfiants. Les grands agents hollywoodiens sont doués pour rajouter des clauses, mais même eux sont incapables de garantir une réserve quotidienne de seringues et de came. Ce n'était pas l'industrie du disque, mais la télévision. Tu devais t'en occuper toi-même.

Non, par rapport à la drogue, ce qui s'est passé avec la télé était une histoire de progression. Ce n'est pas comme si j'avais voulu me réveiller un beau matin dans la peau d'un scénariste ridiculement surpayé, plein d'une haine de soi si féroce que je ne pouvais pas me regarder dans la glace sans avoir un haut-le-cœur. Un junkie, peut-être, mais pas un prisonnier au pays des chemises hawaïennes.

Le truc, c'est que tous mes héros étaient junkies. Lenny Bruce, Keith Richards, William Burroughs, Miles Davis, Hubert Selby Junior... Ces mecs-là étaient cools. Ils étaient engagés. Ils ne se seraient jamais retrouvés en train d'écrire un épisode d'*ALF*.

Comment j'ai fini par gagner autant d'argent en faisant une chose que je méprisais confirme une

théorie personnelle selon laquelle ma vie d'adulte tout entière n'a été qu'une longue défaillance. Je n'aurais même pas eu l'occasion de trahir mes idéaux si je ne m'étais pas introduit dans ce monde en me mariant, et je ne me serais pas marié sans, vois-tu, cette satanée drogue.

Ça a commencé – il faut bien débiter quelque part – de façon plutôt innocente, par une petite nouvelle un peu dingue dans le magazine *Playboy*. Tout ce que je voulais, c'était écrire de la fiction et des articles bizarroïdes pour les grands magazines, histoire de mettre du beurre dans les épinards. Et j'y suis parvenu, avec un certain degré de réussite. Pour autant que je sache, je pourrais encore être en train de le faire. Sauf que – et là, il va juste falloir que tu me croies : ça semble rétrospectivement beaucoup plus louche que sur le moment – je me suis introduit dans l'industrie par alliance. C'est en couchant que je me suis retrouvé au centre des opérations.

Mon épouse, si je puis m'exprimer ainsi, était branchée dans le milieu. Elle débutait tout juste, mais quand même. Elle avait vu mon précédent triomphe accidentel, un petit bijou de film X devenu culte, intitulé *Café Flesh*. *Flesh* était à l'affiche à la place de *Pink Flamingoes* le vendredi à minuit au cinéma à la mode de Los Angeles, le Nuart Theater, pendant la décennie sado-maso il y a quelques années.

Voici ce qui s'est passé : lorsque mon inattendue future femme, chargée de développement toute dévouée qu'elle était, a vu la chose, elle s'est dit qu'il y avait peut-être moyen de m'exploiter dans son champ d'activité professionnelle, qui n'avait manifestement rien à voir avec la production d'un bon vieux film coquin.

Bizarrement, la première fois que je l'ai vue, je me souviens d'avoir pensé : elle a un drôle d'air, cette femme. Un peu comme une jeune et minuscule Faye Dunaway avec des cheveux argentés. Belle mais bizarre. Ce qui me convenait parfaitement. Si elles étaient juste belles, je n'arrivais pas à leur parler. Si elles étaient étranges, je savais que j'avais une chance.

Toute ma vie j'avais craqué pour des femmes qui étaient légèrement à côté de la plaque. Je me voyais comme un lion lunatique ne s'attaquant qu'aux gazelles qui, de par une élégance extrême ou une charmante particularité physique, se tenaient à l'écart du troupeau. Ainsi, même si j'aimais ses pommettes, c'est en apercevant ces cheveux argentés venus d'ailleurs, cette élégante petite poupée avec sa coiffure de harpie, que les signaux d'alarme se sont déclenchés. Elle tenait sous son bras un magazine *Vogue*, qui en fait avait été transformé en sac à main. Aïe, aïe, aïe.

Au bout de cinq minutes lors de notre déjeuner sushi à Studio City, lorsqu'il fut établi que mon piètre talent ne servirait strictement à rien dans le monde du téléfilm, la fille des rêves de quelqu'un d'autre mentionna qu'elle voulait se marier. J'étais encore novice en matière de réunion professionnelle, et donc cette affirmation ne me sembla pas bizarre.

De toute façon, sa vie personnelle était bien plus intéressante que mes idées en matière de téléfilm (l'Amérique était-elle vraiment prête pour *Attaque des codépendants meurtriers* ?). En plus, j'adorais son accent. Ces *r* à l'anglaise, qui rappelaient les films de Julie Christie, rendaient chaque détail fascinant. Il me suffisait d'entendre les mots *Chelsea School for Girls*, ou *green card*, pour être au paradis. Je parle,

naturellement, du temps précédant la métamorphose de nos vies en téléfilm.

Il va sans dire que son désir matrimonial ne s'est pas manifesté dès qu'elle posa les yeux sur moi. En fait, il existait bien avant qu'elle ne me rencontre. Il s'agissait, et cela ne devrait surprendre personne, d'un calcul carriériste. Une question de carte verte. Son père en Angleterre était souffrant. Se trouvant ici illégalement, elle risquait en cas de départ de ne pas pouvoir revenir sur nos côtes ensoleillées, et de se voir ainsi refoulée aux portes du paradis du cinéma. Dans son désespoir ma petite Anglaise était prête à donner trois mille dollars à l'homme qui l'épouserait.

Même aujourd'hui notre histoire me fait venir la larme à l'œil. Avant moi un ami homo – un fou furieux au crâne rasé qui jouait dans The Screamers, groupe pionnier sur la scène punk de L.A. – avait donné son accord pour l'épouser, avant de se rétracter, faute de pouvoir le dire à sa mère. Ainsi Sandra se retrouvait coincée sur le continent, dans l'impossibilité de quitter la ville sans avoir à traverser la frontière mexicaine en rampant pour revenir. Ce qui semblait difficilement réalisable avec cet énorme sac *Vogue* au bras.

Plusieurs mois après avoir passé notre accord mercenaire – et après que j'ai encaissé mon chèque de lune de miel –, je me suis mis à fréquenter ma vraie-fausse fiancée. Notre première soirée ensemble, j'ai volé tous les cachets de codéine qu'elle avait dans son armoire à pharmacie. Je n'avais aucune honte, j' imagine. Mais j'étais remarquablement constant...

Nous avions prévu d'aller au cinéma. Je portais un pantalon en similicuir – un véritable roi de la mode –,

qui s'est déchiré derrière alors que je sortais de la voiture devant chez elle. J'ai pénétré dans son appartement de l'ouest d'Hollywood main sur les fesses comme une danseuse d'éventail en lui expliquant que j'avais besoin d'utiliser ses toilettes.

Je ne sais pas ce que j'avais l'intention d'y faire. Ce n'est pas comme si j'avais sur moi du fil et une aiguille pour recoudre dans l'urgence. Non, je suis resté debout à me regarder dans la glace, me disant comme toujours lors d'un premier rendez-vous, « Qu'est-ce que je fous là ? », lorsque d'instinct mes doigts ont commencé à parcourir les tubes et autres boîtes d'Aureomycin, de Motrin, et Benadryl en tous genres, jusqu'à ce qu'ils touchent le jackpot.

Ma technique consistait à tirer la chasse en ouvrant l'armoire à pharmacie, me racler bruyamment la gorge tout en faisant le tri, puis tirer la chasse à nouveau pour masquer le son de la porte que je claquais. Rien dans mon expérience n'est plus bruyant qu'une armoire à pharmacie poisseuse. Surtout lorsque sa propriétaire t'attend à l'extérieur, et que tu es déjà en retard. Inévitablement, tu dois faire face à des regards en biais de la part de ta compagne qui s'évertue malgré tout à faire semblant de s'intéresser à ses plantes. Selon mon mode opératoire, un parfait exemple de l'envie futile d'effacer toute trace de mon passage, je laissais toujours quelques pilules au fond du tube ou de la boîte. Ou, si j'étais devenu complètement fou, j'y transférais de l'aspirine, de l'Anacin ou autre analgésique inutile (les cachets marron dissimulaient le mieux le jaune des Percodan et le blanc des Dristan, et n'étaient découverts que bien longtemps après mon départ, ce qui me préservait de tout soupçon).

Le temps qu'on parte, j'avais croqué une poignée de cachets et avalé le tout avec de l'eau du robinet. Les effets n'ont pas tardé à se manifester. Et je portais déjà Norton, son chat, sur ma tête lorsqu'elle est sortie nonchalamment de sa chambre en bas résilles, jupe en cuir, avec son sac-magazine. (Jouer avec les animaux domestiques est d'expérience une formidable façon de dissimuler une soudaine perte d'équilibre.)

Sandra était lectrice pour ce qu'elle appelait une « pourriture de millionnaire » de la Valley. Ou peut-être que c'est moi qui le qualifiais ainsi. Il s'appelait Jack Marty, Marty Jackson, Jack Martini. Quelque chose dans le genre... Il souffrait d'une perpétuelle angoisse existentielle. Pendant des semaines sa Jaguar s'était mise à caler inexplicablement à tous les feux. Personne n'y comprenait rien. Les spécialistes de Jaguar, les représentants, le réseau entier des amateurs de voitures de prestige se sont creusé les méninges. Jusqu'à ce que, un beau matin alors qu'elle remontait l'allée bien entretenue qui menait à la porte d'entrée, Sandra entende des couinements et des bruits de glissade.

Ces petits couinements, ces bruits de pattes... Monsieur Marty avait, semblait-il, des rats dans sa Jaguar. C'est tout ! Faisant preuve bien malgré lui de charité, le producteur jouait les hôtes d'une famille de rongeurs qui avait établi domicile dans son véhicule. Les rats avaient bouloché dix mille dollars de technologie automobile britannique. Ce qui est plutôt pas mal. Étant donné qu'on est prêt à tout à Hollywood, il y a de la place pour tout le monde.

Heureusement que l'employeur de ma future ex pouvait s'offrir une colonie de rats. Son téléfilm, si obscur soit-il, lui avait rapporté un max. Il s'agissait,

si je ne me trompe pas, d'un groupe de pom-pom girls naufragées sur une île déserte. Un truc dans le genre. Il fallait qu'elles se bouffent pour survivre. Beaucoup d'angoisse et de pompons. L'homme n'avait pas de bureau à proprement parler, et Sandra travaillait dans une maison à un étage du nord d'Hollywood connue pour avoir été autrefois la résidence de feu John Candy.

Je prends la peine de le souligner pour la piteuse raison que, au point où j'en étais, ça m'impressionnait carrément. « Hé », je me rappelle avoir pensé, les deux ou trois fois que j'étais allé lui rendre visite là-bas, défoncé à l'herbe et tuant le temps en attendant que Sandra soit prête à partir, « John Candy s'est assis sur ce canapé ! John Candy est passé par cette porte ! *John Candy a touché la cuvette de ces chiottes !* »

La gloire était partout, il suffisait de pouvoir entrer.

* * *

Ce que j'aimais particulièrement chez Sandra – même si cela s'avéra ironique rétrospectivement, quand on pense à la carrière de jeune cadre dynamique qui allait être la sienne –, c'est qu'elle avait de bonnes vieilles origines bohémiennes. Autant sa mère et son père avaient des penchants artistiques, autant mes propres parents incarnaient le formica. Les siens, me raconta-t-elle, faisaient des fêtes délirantes. Papa était illustrateur de livres à Londres. Un artiste. Maman avait déjà été mariée, à un mec de la Russie stalinienne qui un beau jour avait disparu.

Son père à elle, le grand-père de Sandra, avait fondé le parti communiste anglais. Sa mère était tout juste parvenue à s'échapper pour regagner l'Angleterre

avec son fils de deux ans, le demi-frère de Sandra, aujourd'hui neurologue mondialement célèbre, et n'apprit jamais officiellement ce qui était arrivé à l'homme de sa vie. C'était le monde de Twiggy mâtiné de *Docteur Jivago*... Et j'étais complètement intrigué.

Incapable de faire autre chose que me défoncer, écrire, ou m'inquiéter parce que je n'écrivais pas, me défoncer un peu plus, et coucher avec des femmes qui admiraient ma faculté à me défoncer et à écrire, je ne respirais pas franchement la joie. Sandra avait du savoir-vivre. Ce talent m'était aussi étranger que le soufflage du verre ou l'urdu. J'écoutais envoûté tandis qu'elle me racontait les voyages qu'elle avait faits avec ses parents au Portugal tous les étés, où ils vivaient en communauté avec d'autres peintres, écrivains et artistes des quatre coins du monde.

Allongé, je goûtais par procuration à ce paradis tandis qu'elle parlait d'histoires de danses sur les tables, seule petite fille parmi une multitude d'artistes en quête de beauté, tournoyant sous les lanternes colorées tandis que papa riait, que les Espagnols dessinaient son portrait et que tout le monde buvait et chantait jusqu'à atteindre un inimaginable nirvana de bohème. (Tous les étés ma propre famille s'entassait dans la voiture pour rouler toute la journée en direction des bases militaires où mon père passait deux semaines comme réserviste.)

Notre relation était vraiment très informelle lorsqu'on s'est mariés. Au point que le soir du jour J, j'avais carrément oublié l'événement en question. Accroupi dans ma chambre à l'arrière de l'appartement, en train de récupérer d'une défonce à six heures

du soir, j'ai entendu toquer à la porte et me suis levé d'un bond.

Personne dans les vapeurs narcotiques n'aime entendre frapper à la porte. Cela peut signifier n'importe quoi. En l'occurrence, j'étais sur le point de tomber dans une trappe et dégringoler de longues années. Mais tout ce que j'ai vu par la fenêtre de ma chambre, c'était cette magnifique louve à la chevelure d'argent.

J'ai foncé tête baissée me faire un petit remontant – ma dernière défonce en tant que célibataire –, et me suis avancé en titubant vers ma destinée d'homme marié.

Avant que j'aie le temps de dire ouf, Sandra et moi roulions à toute allure vers Burbank en compagnie de Janine, sa sarcastique meilleure amie, comme témoin. Janine était une Italienne resplendissante toujours en train de se plaindre de la largeur de ses hanches. Elle aurait été une déesse à n'importe quelle époque, mais elle trouvait son cul trop gros et rien ni personne ne pouvait la faire changer d'avis. Comme chez tout bon névrosé, elle distribuait généreusement à autrui le mépris qu'elle éprouvait envers sa propre personne.

« Sympa, Jerry, se marier pour du fric. Tu penses en faire ta carrière ? C'est pas comme si t'en avais une en ce moment... »

Et ainsi de suite tout le long du chemin dans la nouvelle et vaillante Toyota Tercel de Sandra. Ma pensée, si je peux employer un si grand mot, était la suivante : *Pourquoi pas ?* Je peux me marier puis divorcer sans me sentir coupable tandis que les années défilent et que je poursuis ma vie de solitude et de constante défonce.

Ben, voilà, quoi ! Ça semblait logique. *Divorcé... Je suis divorcé... Un type divorcé...* C'était vachement sympa comme plan, même au-delà des trois mille dollars pour services rendus. Ce n'est pas comme si j'avais suffisamment de respect envers moi-même ou envers le monde au sens large pour accorder la moindre importance à cette décision. Après tout, je menais déjà une vie de junkie. Je ne me shootais pas à l'héroïne tous les jours, mais quand même... Quelle différence si une touche surréaliste de plus – en l'occurrence, jouer les maris pour l'obtention d'une carte de séjour – venait s'ajouter au cours de mon existence ? Ce n'était pas comme si on aurait pu ces derniers temps me taxer d'intégrité. Je n'avais aucun problème avec l'intégrité. Je n'en avais pas. M'inquiéter une seule seconde par rapport à ce que je faisais aurait signifié me prendre au sérieux. « *Il est divorcé* », j'imaginai mes futures amoureuses songeant en soupirant, « *c'est pourquoi il est d'humeur changeante...* » C'était comme se casser la jambe pour faire comprendre aux gens pourquoi tu boites.

L'amour fait effectivement tourner le monde. Mais autour de quoi ?

Ma dernière grande histoire sentimentale avant mon mariage était avec Fräulein Dagmar, une Allemande mariée venue à L.A. vendre ses œuvres de plasticienne. Elle avait quitté, appris-je plus tard, mari et *Kinder* pour faire une petite pause.

Pour des raisons qui me demeurent encore inconnues, cette femme aux cheveux et aux yeux noirs, mère de deux enfants, s'était établie dans la chambre aux serpents de la maison de mon partenaire pornographe au cœur du quartier d'Hollywood Flats.

Nous nous sommes rencontrés, Dagmar et moi, au cours de la projection de *Night Dreams*, la toute première incursion cinéma de mon partenaire et moi dans le monde du porno. Bizarrement, le titre original était *Day Dreams*, d'où les pseudonymes que nous nous étions concoctés.

J'avais baptisé mon partenaire « Rinse Dream », qui sonnait comme un démêlant assez prétentieux, et m'étais affublé du nom de « Herbert W. Day », pour lequel j'avais inventé tout un historique. H.W.D., racontais-je aux curieux, était en fait le nom du principal de mon lycée. Et ce dernier avait pour habitude de baisser mon pantalon pour me fesser. À présent je me vengerais en faisant du nom de ce connard sadique et puritain une légende du porno, un nom phare dans le monde du X d'avant-garde. (Vois-tu, *Night Dreams* est célèbre car pour la première fois de l'histoire du X, une boîte de céréales apparaît à l'écran comme sex-toy.)

Le truc bizarre avec la pornographie, pour ceux qui ont la sinistre besogne de la fabriquer, c'est son manque total d'ambiance stimulante. En vérité, rester assis dans une petite salle de projection – ou sur un plateau – à regarder des êtres humains que le hasard a rassemblés gagner leur journée en simulant l'orgasme, est à peu près aussi excitant que de plier du linge en regardant une émission politique.

Ce que l'on ressent quand on est debout à mâchouiller des beignets rassis en avalant du mauvais café, tout en comparant les avantages d'un pneu rechapé par rapport à un neuf, tandis qu'à trois mètres de là une menue mignonne à quatre pattes se fait rentrer dedans par-derrière par un spécimen humain dont la caractéristique principale est un pénis suffisamment

robuste pour servir de prothèse de bras à un nain, est proprement indescriptible. « OK, lance la mayo ! » aboie le réalisateur, et le temps que Monsieur Vingt-cinq Centimètres réussisse à lâcher un peu de purée, l'équipe s'ennuie tellement que certains organisent des courses de cafards derrière le décor.

Tout ça pour dire que ce n'est sans doute pas un surplus de charge érotique suite au visionnage de *Night Dreams* qui a poussé Dagmar à s'approcher de moi avant le générique de fin pour me poser la question accusatrice et toujours surprenante : « Pourquoi tu fais semblant de ne pas me voir ? »

Chose à laquelle, naturellement, il n'y a aucune réponse. Si tu dis, « Si, je t'ai remarquée », tu dois expliquer pourquoi tu as fait comme si de rien n'était... Si tu admetts avoir zappé son existence complètement, tu es encore plus mal barré... En vérité, la seule façon d'impressionner une belle femme, à mon avis, c'est de l'ignorer complètement. (Et, vu mon tableau de chasse, tu devrais me croire sur parole...)

Tu ne peux pas perdre. Si ça ne marche pas, tu ne te sens pas mal, puisque tu n'avais pas vraiment tenté ta chance. Si en revanche la belle plante, par ressentiment ou fierté bafouée, t'aborde pour voir quel genre d'homme a l'outrecuidance de faire comme s'il ne l'avait pas vue, et de lui refuser les lauriers auxquels elle prétend, tu démarres au moins avec un soupçon de respect que sinon tu n'aurais jamais pu obtenir.

Tandis que le réalisateur et son entourage restaient là pour parler du génie pur de ce qu'ils avaient créé, j'ai suggéré à Dagmar qu'on se casse vite fait.

Cette artiste dégingandée aux lèvres couleur rubis et moi nous sommes donc retrouvés bras dessus bras dessous sur Hollywood Boulevard à dix heures du

matin, une heure inhumaine. Même à ce moment-là de la journée, le soleil tape si fort qu'il pousse n'importe quel citoyen sain d'esprit à se réfugier quelque part. Il n'y a qu'à Los Angeles que la lumière a cette caractéristique angoissante et désapprobatrice, comme si le soleil lui-même te criait, *Mais qu'est-ce que tu fous dans la rue, t'es malade ou quoi ?* La municipalité, dans une espèce d'hommage tordu, avait fait en sorte que les trottoirs d'Hollywood Boulevard scintillent. Tu peux choper la migraine avec la maçonnerie qui étincelle entre ces étoiles pitoyables incrustées dans le béton, qui transforment les grands de ce monde en ce que les gens normaux voudraient secrètement qu'ils soient : un paillason usé et défraîchi.

Sur le boulevard les différentes formes de vie commencent juste à se réveiller. Des Tim et des Tammie du Middle West fugueurs devenus tapins pour la plupart, planifiaient au Tomy's Coffee Shop à l'angle de Wilcox, la journée aveuglante qu'ils allaient devoir traverser en faisant des pipes pour vingt dollars et une dose d'amphétamines. Dagmar et moi nous sommes dirigés vers le Frolic Room, l'un des innombrables bars ouverts le matin sur cette partie du boulevard. Le genre d'endroit que les touristes ne remarquent même pas, et où les gens du coin aiment se planquer.

Les bars ne me plaisent que tôt le matin. Ceux qui ouvrent à six heures, pour s'occuper des gens qui aiment se réveiller avec une bière et un verre de whisky, rassurent les mecs comme moi. Savoir que tout autour, dans ce paysage empoisonné, se trouvent des légions d'âmes incapables de tenir une journée sans une forme bénie de rafraîchissements destructeurs, me procure un sentiment de chaleur et de bien-être.

La différence entre la dope et l'alcool, c'est que la bibine laisse plus de traces. Boire rend rougeaud, la seringue, verdâtre. Avec l'un tu te transformes en cauchemar et avec l'autre, en blague cauchemardesque. La dope, au moins, conserve.

Tu peux, pour perpétuer un mythe populaire, te shooter pendant des années et finir septuagénaire et en pleine forme comme Bill Burroughs. Il faut le regarder dans les yeux pour remarquer les dégâts. Son fils, Bill Junior – auteur lui aussi d'un superbe roman sur la came, *Speed* – buvait comme un trou et est mort du foie à trente-quatre ans. J'ai connu Billy à Santa Cruz, je lui rendais visite dans le garage où il habitait, et il n'était pas beau à voir. Il aimait se concocter du *majoun*, confiture de marijuana au miel selon la recette que son père avait rapportée de Tanger, et passait des soirées étranges et intemporelles à lire Faulkner d'une voix tonitruante. Encore une victime de la muse toxique...

Bref, un petit cognac à dix heures et quart n'allait pas nous faire de mal. Assis sur des tabourets dans cette planque sombre et enfumée, Dagmar et moi nous sommes fait plaisir en compagnie d'un groupe d'habitues déjà bien allumés. C'est alors que j'en appris un peu plus à son sujet. Ce sont les détails qui font des êtres humains des créatures d'une monstruosité aussi irrésistible. Avec ses cheveux noirs, sa coupe au bol, ses yeux d'un noir perçant, et ses lèvres cerise, l'osseuse Dagmar ressemblait à une poupée Kewpie au quotient intellectuel élevé. Parlant un anglais rauque qui rappelait l'accent de Dietrich, elle annonça : « Ché été possédée trop longtemps. »

Je n'aurais jamais deviné qu'une seule phrase pouvait faire naître l'amour – même temporaire. Mais s'il y en avait une, c'était celle-là. « Qui te possède ? » lui ai-je demandé.

Elle s'est envoyé une autre lampée de ce bon vieux Mister Boston, et a fixé le miroir enfumé jusqu'à ce que sa réponse lui vienne. « Mon mari.

– Ton mari. » Je n'avais rien d'autre à ajouter. J'ai donc gardé le silence.

« Lui... Sa famille... Ils étaient très importants dans... comment dit-on... les armes ? Pendant la guerre. Il a l'argent des Krupp. Tu connais les Krupp ? »

Oui, je connaissais les Krupp. Je m'étais laissé aller, au cours de ma morbide jeunesse, à une fascination sans limite pour la pornographie de l'Holocauste. Je ne me rassasiais jamais des détails des atrocités nazies. Les noms des fabricants de fours, les nababs du gaz et de l'armement, les détails concernant la complicité d'Henry Ford et les pratiques esclavagistes de Mercedes-Benz étant mon terrain de prédilection absolu. La possibilité que je me retrouve un jour nez à nez avec une manifestation en chair et en os de mon obsession, à baver devant l'épouse d'un fils de bourgmestre s'étant enrichi avec les dents en or des juifs, dépassait de loin tout ce que j'aurais pu imaginer.

Au risque d'être pris pour le valet de Wayne Newton, la vie parfois n'est pas avare de petits cadeaux.

« Donc... je ne sais pas. C'est de la merde. De la merde, merde, merde. Tu vois ce que cheux feux dire ? » Elle lâcha un long, lent et éloquent soupir. Puis posa sa main sur la mienne. « Donc, mon mari... est pourri. »

Ses yeux se plongeaient dans les miens à travers le miroir. Les dessins sur le mur, des caricatures de stars disparues et passées de mode depuis longtemps, nous lorgnaient tels des anges poisseux. Un peu plus loin au comptoir, un homme a toussé grassement.

« Pourri ? dis-je.

– Ce n'est pas ça, l'expression ? Pourri par le fric. C'est incroyable. Chaque petite pute est en chaleur dès qu'il s'approche. Il les baise toutes. Toutes.

– Je vois. »

Je vois. C'est ce que je disais toujours quand je ne savais absolument pas quoi dire. Un vieux truc de journaliste, pour t'assurer que l'autre continue de parler. Même si, tandis que j'observais ses yeux d'un noir profond, j'ai commencé à songer que j'avais peut-être quelque chose à ajouter. La douleur c'est la douleur, après tout.

Son armateur de mari avait baisé chaque donzelle de la vallée du Rhin. Maintenant, elle était ici, en Amérique, loin de ses gros calibres. Prête à le baiser en retour.

Ses longs doigts se sont entrelacés aux miens. Elle a serré ma main. « Tu sais, n'est-ce pas, monsieur Shtahl... monsieur Shtahlverks... tu sais, murmura-t-elle, avec la soudaine intonation d'une petite fille. Shtahl signifie acier. Tu connais l'acier, *ja* ? »

J'ai répondu oui. Je savais ce qu'était l'acier. Au point où j'en étais, j'aurais répondu oui à n'importe quelle question. Je n'avais jamais entendu une femme dire *ja* auparavant, et je ne voulais rien entendre d'autre pour le restant de mes jours.

Je me suis très vite retrouvé dans une suite luxueuse au Château-Marmont, lieu de la légendaire sortie de

piste de John Belushi, perché au-dessus de Sunset Boulevard, en train de faire le poirier à côté de ma poupée allemande.

Je me tenais sur la tête à cause de l'opium turc que cette mère de deux enfants avait fait passer aux douanes dans sa culotte. « Je sais ressembler à une *Hausfrau*, tu vois ? » me répondit-elle quand je lui ai demandé comment elle avait pu faire passer cette boule noire de la taille d'un poing au nez et à la barbe des autorités ayant déclaré la guerre aux stupéfiants.

En arrivant dans la chambre, nous étions déjà massivement détendus grâce aux cognacs du petit déjeuner. Après avoir exploré rapidement son énorme sac à dos, elle s'est rendu compte qu'elle avait oublié son adorée pipe à opium. Des gitans, m'expliquait-elle avec des trémolos dans la voix, avec qui elle avait vécu en Afghanistan, la lui avaient donnée. C'était les gitans, en fait, qui lui avaient donné l'idée de faire les masques en plumes et en cire qui prenaient à présent une place si prépondérante dans son œuvre de plasticienne.

Sans pipe, Dagmar connaissait une façon originale d'absorber l'opium. D'où la position du poirier. « On enlève nos vêtements, dit-elle comme l'infirmière nazie des fantasmes de chaque garçon juif pubère, puis, on *oumpa* ! »

En prononçant ce dernier mot elle fit avec deux doigts un geste sans équivoque. Ainsi, avant d'avoir échangé autre chose que quelques langoureux baisers de bar, nous nous sommes déshabillés l'un l'autre dans une chambre du Château-Marmont, avant de prendre des petites boules noires de drogue puante, et, comme deux partenaires dans un double suicide déterminés à tirer simultanément, de les enfoncer dans nos

sphincters respectifs lavés préalablement au savon de l'hôtel.

« C'est chaud, *ja* ?

– Oh, JA ! » m'exclamai-je, quelque part entre le geignement et le remerciement.

Néanmoins nous n'avions pas le temps de profiter du plaisir anal. Aussitôt après avoir enfoncé la came, nous avons dû quitter le dessus-de-lit à fleurs pour nous agenouiller côte à côte devant le mur jaune, et, posant la tête sur la moquette, lever les jambes jusqu'à ce que nos talons touchent les frises et que nos yeux s'ajustent à la chambre renversée. Dehors, un palmier à l'envers ployait de façon hypnotique. La voix rauque aux accents décadents de fantasme berlinois commentait en continu ce que nous étions en train de faire.

« Tu peux le manger, mais l'estomac, *ach*, c'est affreux. Tu l'avales et, hum, quel est le mot, tu as une douleur et puis tu, hum, tu... *kotzen*. Vomis comme un chien. D'un seul coup. »

Le sang commençait à affluer à mon visage. Le cognac tourbillonnant dans mon estomac allait peut-être me faire *kotzen*. Sauf qu'à proximité de la chair torride de Dagmar – la chaleur semblait transpirer de tous ses pores –, et à la vue de ses mamelons dressés défiant la pesanteur, mon propre organe ballant commença à se redresser.

« Tu fois, il faut mettre l'opium dans le, hum, *Arschloch*, aussi loin que possible. Sinon ça coule vers le bas, tu le sens entre tes jambes, *ach*, et c'est gaspillage total... »

À vrai dire, je sentais le matos qui se précipitait à toute allure vers ma tête, fondant comme du chocolat laissé sur un siège de voiture brûlant, pénétrant

de plus en plus profondément dans mon système sanguin consentant. Nous avons très vite cessé de parler. Quatre étages plus bas le murmure de la circulation sur Sunset évoquait des soupirs d'anges prisonniers de la planète.

Il était temps de décoller du mur. Mais dans une espèce de synchronisation à retardement, on a remarqué que quelqu'un venait de frapper à la porte. Nos regards se sont simplement croisés. Quand tu es dans cet état, tu ressens la réverbération des sons sans pouvoir identifier leur provenance. Ça pouvait être quelqu'un à la porte ; ou un boulet de démolition à deux kilomètres de là. Avant qu'on puisse en avoir le cœur net, la porte s'est ouverte en grand. Dans notre hâte à nous retrouver seuls, nous avons apparemment laissé la clé dans la serrure.

Un homme pansu d'âge mûr en bermuda et Ray-Ban a pénétré dans la chambre. Acteur habitué d'innombrables sitcoms des années soixante-dix, au célèbre visage ressemblant à celui d'un schnauzer, il parut complètement décontenancé de nous voir nus dans la position du poirier à deux heures de l'après-midi. Il a marqué une pause de circonstance, tiré sur son gros cigare, et nous a demandé avec un fort accent du Bronx : « C'est un truc pour les tremblements de terre ? »

Il a réagi à notre silence en haussant simplement les épaules et en jetant la clé sur la commode. « Vous devriez pas les laisser sur la porte, dit-il en sortant de la pièce. On peut se faire arrêter, même à Los Angeles. »

Nous avons glissé du mur pour ramper jusqu'au lit dans un silence opiacé, trop défoncés pour faire quoi que ce soit d'autre que grogner et soupirer. Puis,

dans un ralenti frénétique – lèvres, doigts, langues et membres dans un mélange confus et humide –, je me suis retrouvé entre ses jambes poilues et écartées.

Nous nous fixions du regard tandis que mes mains caressaient ses petits seins, tombants parce qu'elle avait allaité deux jumeaux jusqu'à ce qu'ils aient cinq ans, et dont elle semblait avoir honte, mais que j'aimais précisément pour leur longue expérience.

Elle m'a guidé en elle de ses paumes calleuses, se tortillant sous moi les yeux écarquillés, jusqu'à ce que, dans un patois qu'elle adapta encore et encore jusqu'au moment crucial, elle roulât des yeux et gémît en direction de sa lointaine mère patrie : « *Nein, nein, nein !* » Puis, encore plus fort, « *Oi Gott ! Je me fais baiser par un juif !* »

Puis elle s'est effondrée, me murmurant à l'oreille des *nein* brûlants, jusqu'à ce que nous nous endormions tous deux, enlacés, chacun vautré dans sa propre éternité opiacée. C'était notre mode opératoire – fêtes procto-opioïdes et délirant dialogue nazi. Dagmar incarnait la mère nourricière hitlérienne et bouseuse. « *S'te plaît, liebschaunpuss, lance le sauerbraten ! Ce soir on se couche tôt, histoire de profiter à fond de notre nouveau bunker !* »

En tout cas, je commençais à rêver d'Erich von Stroheim en Calvin Klein, quand très vite notre romance s'est achevée. Le devoir l'appelait, et l'intrépide Dagmar s'envola vers son petit morceau de paradis nazi, pour s'occuper de sa jeune et aryenne progéniture.

Je venais de vivre ma dernière vraie histoire sentimentale avant de prendre le chemin glissant qui mène droit au mariage.

Notre premier problème, c'était de trouver la putain de chapelle. Sandra avait épluché les pages jaunes avant de jeter son dévolu sur la Chapelle de l'Amour, à Burbank. On aurait pu imaginer qu'un tel endroit serait visible de loin, mais on n'arrivait pas à la dénicher.

Avachi sur la banquette arrière, j'avais les yeux rivés sur mes genoux. L'horreur pure de la situation me procurait une espèce de flash bizarre. « Sandra, rouspéta Janine, t'as quand même demandé comment y aller, non ? Enfin, bon sang !

– C'est censé être là ! » répondit sèchement ma future ex. Dans les moments critiques, son accent londonien devenait sec et agressif.

« On pourrait le faire dans une station-service, non ? proposai-je. On n'a qu'à demander au gérant. Une station-service marquée "Ici on vous sert". »

On repassait devant les mêmes commerces – supérettes, notaires, réparateurs de silencieux – à chaque tour du pâté de maisons.

« Non mais je rêve », ricana Janine, qui n'était jamais aussi contente que lorsqu'elle se retrouvait perchée sur les hauteurs de la supériorité morale. Elle se tourna vers moi, bras croisés. « Jerry, t'es défoncé, là ?

– Tu rigoles ? C'est le jour de mon mariage. Je suis une usine à endorphines sur pattes. »

Finalement de faux vitraux avec une espèce de fronton sont apparus entre deux immeubles : CHAPELLE DE L'AMOUR.

À l'intérieur, une minuscule femme qui ressemblait à un oiseau avec des lunettes papillons et une robe à

paillettes nous a accueillis. Sa robe descendait jusqu'à des mocassins rouges qui n'étaient pas plus gros que des tasses à thé.

« Je m'appelle Pia Piarina. Vous êtes monsieur Cochran ? » Elle avait le genre d'accent que tu n'entends que dans des films italiens doublés.

« Pas encore, répondis-je.

– Par... pardon ?

– Je suis mademoiselle Cochran. Lui, c'est monsieur Stahl. »

Sandra prenait déjà l'initiative, instaurant une habitude qui perdurerait pendant toute notre relation : moi, trop défoncé pour fonctionner, elle assurant l'essentiel en gérant des détails. Les murs de la chapelle étaient ornés de tableaux représentant des couples : dans les bois, à la plage, sous un parapluie... Leur physique caractéristique des livres de bien-être et de développement personnel les rendait tous remarquables. Les hommes portaient des coupe-vent, les femmes des jupes plissées. Des scènes d'un romantisme parfaitement hygiénique étaient également peintes sur le sol. Une odeur de désinfectant flottait dans l'air, petits nuages d'aérosol suspendus au-dessus des flammes des bougies jaunes stratégiquement placées.

Tout en s'occupant des formalités – vérifier nos certificats de mariage et de naissance, ainsi que les autres documents nécessaires pour s'unir officiellement –, Pia nous a expliqué qu'elle avait été chanteuse d'opéra, mais que sa carrière ne s'était pas « épanouie » ici en Amérique.

« Mon mari, aussi, il est opéra », dit-elle. Et, comme sur commande, le faible grincement d'un orgue nous est parvenu du fond de la salle. La pièce était très grande et éclairée seulement au centre, et

il fallait plisser les yeux pour distinguer quoi que ce soit, mais là, au loin, un pauvre petit gars aux cheveux clairsemés gigotait devant son orgue Hammond sans nous adresser le moindre regard. Au lieu de chanter, il passait lentement d'une note lugubre à l'autre au moment précis où le son de chacune devenait intolérable.

« Jerry Cochran, a commencé la bella Pia. Est-ce que vous...

– C'est Stahl, dis-je.

– Pardon ?

– Je m'appelle Jerry Stahl, ai-je répété.

– Je vois. »

Notre hôtesse nuptiale nous a dirigés vers une fresque pastel représentant un couple en pleine santé qui se recueillait devant un soleil souriant. Puis, méthodique comme une embaumeuse, elle nous a fait prendre les poses appropriées. Elle a placé la main de ma fausse fiancée sur la mienne. Puis elle a sorti une cravache en cuir – elle avait dû l'avoir tout ce temps à la main sans que je le remarque – et l'a claquée contre sa hanche en voyant nos mains se détacher.

Sandra et moi avions déjà fait l'amour, mais c'était la première fois qu'on se prenait par la main. Ce geste n'avait jamais été mon truc. La maladresse me paralysait. Je n'aimais pas exprimer mon affection en public. Ce qui pourrait expliquer la suite des événements. Car je me suis mis à glousser.

À vrai dire, j'ai eu le fou rire. Ce n'était pas du tout discret. J'étais parcouru de halètements rauques et bruyants, je suffoquais en m'efforçant de ne pas pisser dans mon jean de marié. « Désolé, ai-je marmonné en

essuyant les larmes sur mes joues, je suis – aaaaggh, aouaaaah, merde... je suis vraiment désolé. »

Derrière moi, assurant le rôle de témoin, la grande Janine s'est sans doute contusionné la langue à force de la claquer. Son dégoût était palpable. Quant à Sandra, tout ce qu'elle arrivait à faire, c'était secouer la tête – une situation de cet ordre dépassait largement le cadre de la fameuse réserve anglaise. Pia était plus que furieuse.

« Enfin, un peu de tenue ! Ceci est le moment le plus important de votre vie. Pour un homme et une femme, c'est... le summum. Qu'est-ce qui vous prend ? »

Par deux fois elle a tenté de poursuivre sa phrase, « Jerry, accpetez-vous de prendre cette femme pour épouse... » et cetera, et par deux fois j'ai explosé de rire. Son mari avait même cessé de jouer de l'orgue.

« Monsieur Cochran, a enfin hurlé Pia, en me cravachant les fesses tel un jockey, monsieur Cochran !

– Aïe ! Oui... je suis désolé, ai-je protesté. Je suis désolé... C'est l'émotion.

– Vous êtes fou ! »

Et VLAN ! avec la cravache.

« C'est ça, c'est ça ! Quand je suis ému, je deviens... fou. »

VLAN !

Tant bien que mal on est arrivés à la fin de la cérémonie. Pour couronner le tout, madame Piarina annonça qu'on ne pouvait pas payer par carte. Il n'était pas question d'accepter un chèque non plus. Ainsi ai-je dû rester sur place en gage de caution tandis que ma nouvelle épouse et sa copine indignée parcouraient Burbank à la recherche d'un distributeur de billets. Nous sommes restés tous les trois, monsieur

et madame Piarina, et moi, dans un silence embarrassé jusqu'à l'arrivée de l'argent. Tandis que la fouguese prima donna nous raccompagnait vers la sortie, elle m'a saisi le bras et s'est hissée sur ses talons rouges pour me siffler à l'oreille.

« Je sais ce que vous faites ! » Ses mots ont pénétré mon cerveau avec véhémence. « Je sais ! Je sais ! Ne remettez jamais les pieds ici ! »

Elle pouvait penser ce qu'elle voulait. J'avais les papiers signés de sa main. Des documents officiels. Je faisais partie à présent du grand club des gens légalement mariés.

Même si le fait d'être mariés ne nous préoccupait pas plus que ça, ma légitime épouse et moi-même avons continué de nous voir. Ma consommation de drogue a également évolué à cette époque. Et pas parce que les opiacés m'étaient soudain devenus nécessaires.

Dans le milieu de la drogue à Los Angeles, la fin des années quatre-vingt était une période de transition. Des autorités invisibles et inconnues avaient changé la donne. Le loads – un mélange détonant de codéine et de Doriden, un puissant somnifère – avait été depuis le début des années quatre-vingt la drogue favorite des punks d'Hollywood. Et voici que, pour des raisons mystérieuses, le gouvernement faisait disparaître progressivement cette bien-aimée source d'inspiration collective de la jeunesse hardcore d'Hollywood. Le Doriden devenait introuvable, dans la rue ou ailleurs, ce qui a poussé les nombreux habitués des cachets, habitants de la planète punk ou des environs, à se tourner vers des pratiques plus dures et axées sur la seringue. Le loads, ou Dors 'n' fours, comme on

l'appelait, était la drogue de base d'un certain type de Blanc post-punk porté sur le cuir et le désenchantement. À l'angle de Crenshaw et Adams, tout près du désormais légendaire quartier de South Central, les jeunes Noirs attendaient avec leur matos sur le trottoir. Dès qu'ils voyaient des Blancs dans une voiture, ils se précipitaient en agitant les mains et en te hélant à pleins poumons. À cette époque grisante, le marché florissait.

Comme le méthaqualone : un jour tu en avais tellement que tu ne savais plus quoi en faire, et le lendemain un dealer prévoyant te vendait une dose vingt dollars.

J'écrivais sous loads depuis des années. J'avais transformé la prise elle-même en une espèce de faux rite diététique. Les jours où je prenais du loads, je me réveillais à six heures du matin, me préparais un tonneau de café fumant, et, parcouru d'un frémissement de bonheur anticipé, j'avalais lesdits cachets tout en lançant quelques formules incantatoires. J'allais me métamorphoser sous peu en Gandhi jacassant.

Un matin, je venais à peine de m'asseoir stylo à la main devant ma feuille de papier, lorsqu'un coup à la porte signala une présence humaine. D'habitude j'étais du genre à me cacher – un coup à la porte et je me recroquevillais dans ma chambre, absolument immobile, terrifié à l'idée qu'on puisse savoir que j'étais là –, mais sous loads la joie montait en moi et je me suis précipité pour ouvrir.

« Entrez, entrez », dis-je d'une voix guillerette à l'inconnu dont je distinguais l'expression triste de chien battu ou d'ouvrier agricole d'un autre âge à travers la fenêtre encore couverte de buée. J'ai ouvert

la porte. Le type, à la John Carradine, mesurait deux mètres, était tout en pomme d'Adam et chevilles, et portait un costume noir bon marché.

« Bonjour, ai-je chantonné comme si je l'attendais. Ça vous dirait, un café bien chaud ? »

C'était un témoin de Jéhovah. Il n'était pas habitué à l'hospitalité. Généralement, on l'évitait plutôt. On ne frappe pas chez des inconnus à sept heures dix-sept du matin sans s'attendre à se faire jeter. Mon accueil l'avait manifestement ébranlé.

« Avez-vous été sauvé ? m'a-t-il demandé d'une voix intensément soupçonneuse. Savez-vous pourquoi les êtres humains souffrent ? Y avez-vous pensé ?

– Je vais chercher votre café, ai-je dit d'une voix vibrante. On va en parler. C'est super ! »

Je me souviens qu'il avait du mal à tenir sa tasse en équilibre sur son genou anguleux, et qu'il en renifla le contenu avant de boire quelques gorgées puis de la poser sur la table basse – sur un exemplaire en lambeaux de *Pillow Biter*, un magazine pour hommes des années cinquante que j'avais acheté dans un vide-grenier afin d'en étudier la prose. Il n'a pas semblé très heureux de voir le sosie de Mamie van Doren sur la couverture.

« Pour moi, Jimmy (j'avais réussi à lui arracher son prénom, et à apprendre qu'il avait une femme et trois enfants à Reseda et qu'il ne pouvait pas rester très longtemps car il avait un rendez-vous), pour moi, Dieu est un sympathique chauffeur de car... Il est, genre, en train de nous trimballer pour une visite organisée, voyez-vous ? La visite de notre vie, sauf qu'il n'attire pas notre attention sur ce qu'il y a à voir... Il nous laisse choisir par nous-mêmes, et

plus tard on comprend où on a été et tout ce que ça signifie...

– Je n'en suis pas si sûr, a-t-il croassé. Je veux dire, Jésus... notre Seigneur... eh bien, c'est le Sauveur... Il n'est pas, enfin, ce n'est pas un guide touristique. Tout ça (il a désigné mon salon, le mobilier ringard, la ville décrépite au loin et le ciel qui recouvrait tout) n'est pas un car. »

Il avait l'air tellement malheureux, je voulais l'aider. Mais après lui avoir donné six dollars, tout ce que j'avais sur moi, pour son tas de magazines *Watchtower*, il semblait toujours... contrarié. J'avais fait de mon mieux pour sembler sincèrement intéressé, ce que j'étais plus ou moins : « Je pourrais écrire, *moi*, pour *Watchtower* ? Je veux dire, j'écris après tout. C'est ce que j'étais en train de faire quand vous avez frappé. *J'écrivais*... C'est ça ! Est-ce que n'importe qui peut écrire pour votre magazine ? J'aimerais beaucoup pouvoir le faire ! » Mais il devait partir.

Je ne crois pas que Jimmy soit souvent revenu à Hollywood. Il est sans doute moins dangereux de sauver les âmes de la Valley.

Chose curieuse, je suis passé des cachets et de l'herbe à des stupéfiants autrement hardcore, en même temps que j'ai délaissé ma vie de célibataire endurci pour adopter celle, raisonnable, d'homme marié.

Lorsque Sandra et moi avons commencé à évoquer l'idée de vivre ensemble, j'ai protesté. « On peut pas vivre ensemble, je me souviens d'avoir hurlé. On est mariés. C'est trop bateau ! »

Pendant mes derniers jours de célibataire perdu, et en présage de ce que « la vie commune » allait nous réserver, j'ai eu un coup de fil. C'était l'une de mes tantes de Pittsburgh. Il s'avérait que ma mère, cette âme en peine, s'était suicidée. Ou du moins, c'est ce qu'on disait.

À l'époque, j'étais un intermittent de l'héroïne. Je n'en avais pas quotidiennement besoin. C'est-à-dire que le produit était encore efficace. Et le shoot que je me suis fait avant de m'envoler vers la côte Est pour dire adieu à ma mère m'avait suffisamment calmé pour faire face à tout ce qui m'attendrait en arrivant là-bas. Et quand les effets s'estomperaient, j'avais du Valium pour m'aider à tenir le coup.

Ce qui m'attendait, ce n'était pas une mort tragique mais une vie pénible qui s'éternisait. En fait, ils m'ont appelé croyant vraiment que maman était morte. En essayant d'en finir, elle avait eu un infarctus et perdu connaissance, et l'état comateux qui s'ensuivit, au lieu d'annoncer sa mort, n'avait été qu'un bref répit dans sa misérable existence. Sauf que je ne le savais pas en prenant l'avion, puisque je croyais aller à un enterrement.

Cedric, mon oncle raté, m'attendait à l'aéroport et m'apprit que maman était toujours vivante. Sans dire bonjour, sans demander comment j'allais, il a attaqué direct : « Elle n'est pas morte. Elle est à l'hôpital, dans le coma, mais elle va sortir bientôt. »

Il n'y avait aucune raison d'aller lui rendre visite à l'hôpital, mais je l'ai fait quand même. St. Lucy était à quelques encablures de sa demeure actuelle, un appartement, ce qui était vachement pratique pour les

électrochocs. Car les électrochocs étaient la drogue de prédilection de ma mère.

Je n'en veux pas à ma mère d'avoir été tourmentée. C'est notre seul point commun. Je l'aime. Elle a été déprimée toute sa vie. Et sa vie lui avait fourni de nombreuses raisons de l'être. La fin prématurée de mon père l'avait laissée seule et démunie. Notre maison, après sa mort, devint un musée à sa mémoire. Son marteau de juge, le drapeau qui avait enveloppé son cercueil à présent plié en triangle militaire, les photos de lui à divers moments importants de sa carrière – avocat de la ville, procureur général, juge fédéral –, tout cela et plus encore était fixé, exhibé, placé dans des cadres noirs à travers le salon. Tout ce qui manquait, c'était le guide, les catalogues et les boutons sur lesquels appuyer pour entendre l'histoire de sa vie.

Après l'avoir vue dans le coma qu'elle avait elle-même provoqué, je suis retourné à son appartement. Le lieu de sa tentative ratée. Où un autre niveau d'horreur parental m'attendait. Cette fois-ci ce n'était pas les débris du passé qui m'ont accueilli. C'était les traces d'une tentative de suicide violente. C'était du sang.

Du sang partout. D'abord je n'ai rien vu mais j'ai entendu un bruit spongieux sous mes pas, comme si je marchais dans la gadoue. Une fois dans la pièce, tous mes sens ont été assaillis. J'ai suivi les taches grosses comme des crânes de la porte jusqu'à la cuisine, et de la cuisine jusqu'au petit couloir qui menait à sa chambre, où des marbrures ornaient son dessus-de-lit blanc, comme un test de Rorschach cramoisi.

L'odeur nauséabonde m'a mené jusqu'à la salle de bains, où ce que j'ai vu s'est gravé instantanément dans les fibres mêmes de ma mémoire. Le sang sur la glace semblait, à mon regard ahuri, former un mot solitaire et paralysant : NON. En dessous, des gouttelettes s'étaient coagulées en coulant, telles des larmes rouges et figées.

Je ne ressentais pas d'horreur. Seulement de l'angoisse. Sans réfléchir j'ai pris du produit à récurer près de sa baignoire, puis de façon totalement incongrue, je me suis mis à frotter, astiquer, enlever et éponger chaque tache de sang de l'appartement, qui sinon était parfaitement en ordre.

J'ai œuvré à genoux, les yeux pleins de larmes, un goût de vomi dans la bouche. Mais je ne pleurais pas la douleur de ma mère. Je n'avais ni cette conscience ni cette lucidité. C'était la puanteur de ma propre mort, la douloureuse et inconsciente intuition de ce à quoi j'aurais moi aussi un jour à faire face.

Le temps de terminer ma besogne, ma terreur avait enflé en prémonition horrifiante. Je savais d'une manière ou d'une autre que ce que je venais de voir à travers la folie de ma mère n'était qu'un aperçu de la marée de sang et de sauvagerie qui m'attendait.

Dans un futur proche – quatre mois ou quatre ans, peu importe – je serais là, à quatre pattes, tentant tant bien que mal de nettoyer le sang que j'aurais perdu ou qui aurait coulé ou giclé d'une seringue. Rétrospectivement, j'ai l'impression d'avoir passé un temps fou totalement paniqué à éponger des flaques de sang sur des milliers de planchers. Mais comme chacun sait, le sang ne se nettoie jamais vraiment. Il pénètre le psychisme et s'y accumule dans des